

23/10/2004 date :

Didier Ruiz : Dale Recuerdos (Je pense à vous !)



Taille du texte

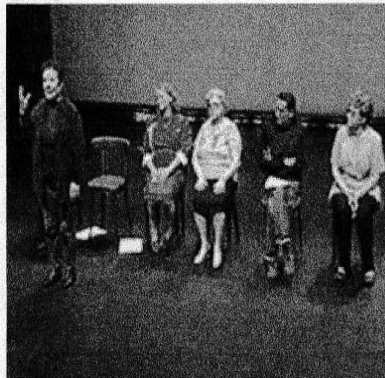
Menu de navigation



Dale Recuerdos, en espagnol, cela signifie "transmettez-lui mon bon souvenir". Didier Ruiz, jeune metteur en scène de théâtre, le traduit par "Je pense à vous !". C'est le titre de son dernier spectacle théâtral, une aventure de trois jours dans laquelle il donne la parole aux plus de soixante-dix ans.

Une pièce atypique, singulière et forte dans laquelle le vieux, le senior, la personne âgée, l'ancêtre sont l'essence du sujet. Un spectacle sur le souvenir qui parcourt l'hexagone depuis quatre ans avec des "gens vrais" piochés parmi les plus âgés. Prochaines étapes : Montluçon en avril et Hendaye en mai.

Didier Ruiz (41 ans), acteur et metteur en scène, français d'origine catalane, est un disciple de Philippe Minyana. Il a travaillé avec Robert Cantarella, Noëlle Renaude et Le Théâtre Ouvert. Pour lui, le théâtre naît de courts-circuits provoqués avec des acteurs pros et amateurs. Les pros sont les acteurs de sa compagnie - La compagnie des hommes - avec qui il travaille la poésie dans *Le printemps des poètes* (au Musée du Louvre), à partir de lettres sur la sexualité des catholiques de l'entre-deux-guerres dans *L'amour en toutes lettres* ou la musique dans *Le bal d'amour*, sa nouvelle création. Les amateurs, ce sont ces seniors, ces "vieux" comme il les appelle avec tendresse, à qui il offre la parole et le frisson théâtral au gré de cette apostrophe : *Dale Recuerdos* !



Seniorplanet : Quel est votre métier ?

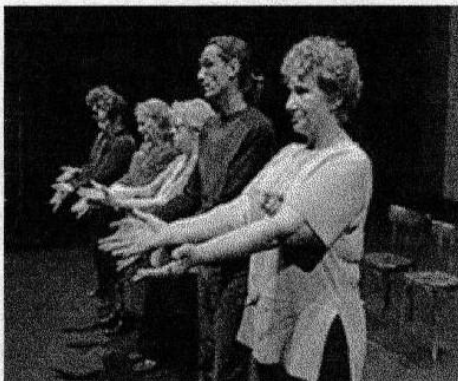
Didier Ruiz : Très clairement, je suis metteur en scène. J'essaie de créer du théâtre avec le "public" que j'ai en face de moi. Mon métier, c'est véritablement de donner naissance à du théâtre.

Comment *Dale Recuerdos*, un travail sur la mémoire, le souvenir, avec des non-acteurs "Seniors" a-t-il débuté ?

D. R. : Je réfléchissais à l'époque sur "comment réinventer et recréer le théâtre". Je trouvais qu'il tournait en rond, avec des salles vides ou uniquement remplies de gens qui faisaient du théâtre. Je pensais que quelque chose ne fonctionnait pas, que le système était perverti et

qu'il fallait alors retourner au théâtre originel, c'est à dire écouter une histoire et celui qui la raconte comme il l'a vécu. À la façon des premiers hommes, des hommes des cavernes : celui qui revenait de la chasse racontait aux autres assis en cercle... Je pense que le théâtre a dû commencer comme ça. Je me suis dit que pour retrouver cela, il fallait peut-être s'adresser à des gens qui n'étaient pas du métier : les amateurs. Et tout naturellement, j'ai pensé à ceux qui ont le plus envie de raconter et que l'on écoutait le moins, les personnes âgées.

Le souvenir de la berceuse

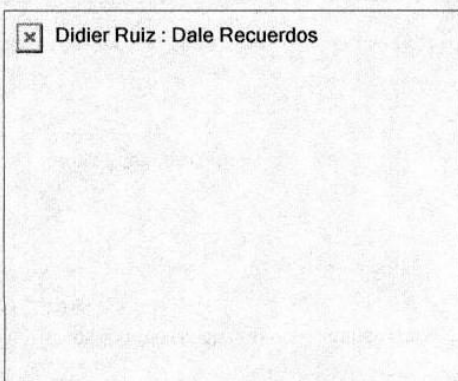


Concrètement, comment cela se passe ?

D. R. : Très simplement. Je passe une petite annonce dans un journal local avec toujours le même intitulé, quatre ans après : "Metteur en scène cherche personnes âgées nées avant 1930, amateurs, pour spectacle de théâtre professionnel, sur le thème de la mémoire". La date de naissance évolue au fil des spectacles, mais je cherche toujours des gens de plus de soixante-dix ans.

Au final, je retiens dix à douze personnes que je rencontre individuellement en trois fois une heure trente, en prenant des notes. La première question que je leur pose est : " Vous souvenez-vous de votre berceuse ? ". Si la réponse est oui, je leur demande de la chanter...

Ensuite, j'aime bien les interroger sur leurs souvenirs d'odeurs, mais pas forcément liés à l'enfance. Dans un troisième temps, on réunit tout le monde sur le plateau. Là, en huit fois deux heures, ils répètent les morceaux de souvenirs que j'ai choisi dans ce grand stock d'informations qu'ils m'ont donné, et dans lequel je fais un choix assez drastique. Je mets ces souvenirs bout à bout et je demande à chacun de les raconter à nouveau, comme fait initialement, mais à des moments déterminés de la construction du spectacle.



Et sur scène, que se passe-t-il ?

D. R. : Le spectacle commence toujours par une projection d'images en grand format sur le plateau. Il y a autant de personnages que de photos et de chaises vides. Chacun doit

m'amener une photo, en noir et blanc qu'il aime. Ces images fonctionnent à la fois comme un prologue et un épilogue du spectacle.

Ensuite, les acteurs entrent sur scène et se présentent. Ils s'assoient sur les chaises et ça commence. Parfois avec des berceuses, quand il y en a.

Chaque spectacle est aléatoire, les intervenants sont acteurs de leurs propres souvenirs. Ils racontent chacun leurs histoires, chantent leur berceuse, avec leur voix, souvent toute petite et le tout sans support technique. Ils sont là - "naturel" - sans costume particulier, et surtout sans faire les toutous savants. Certains portent même des lunettes de soleil, car ils ne supportent pas les projecteurs.

Ce n'est que de l'improvisation. Tous les jours, l'histoire est différente car les mots viennent forcément de façons différentes. Seul un thème est commun : l'histoire de l'odeur de l'essence. Par exemple, j'ai retenu celle d'une vieille dame qui racontait son amour pour l'odeur du mouchoir de son père. "Quand j'avais le nez qui coulait, disait-elle, mon père m'essuyait avec son mouchoir qu'il rangeait dans la même poche que son briquet à essence. Le mouchoir sentait l'essence, et j'aimais tellement cette odeur que je lui demandais son mouchoir exprès !". Chaque jour, elle la raconte comme elle le veut, en sachant que ce qu'elle doit dire, et à quel moment. Ma difficulté est de les cadrer, de les canaliser sur un seul souvenir, et pas sur ce qu'il y a autour.

Quel est le fil rouge du spectacle ?

D. R. : Le fil rouge, c'est moi avec une demande précise : le choix de souvenirs que je fais et que j'assemble. Ce sont probablement ceux qui me touchent le plus selon un choix très subjectif. Parfois d'ailleurs, il y a des histoires formidables que j'ai entendues lors des entretiens mais que je n'ai pas retenues, et que personne n'entendra jamais !

Elles vont de la réclame entendue à la radio et qu'on chantait à table, jusqu'à cet homme qui, ayant énormément voyagé, se souvenait du nom de tous les palaces dans lesquels il était descendu. J'ai adoré la liste de ces hôtels aux noms enchanteurs. Dans le même registre, il y a eu aussi ce marin qui se souvenait des noms de tous les bateaux sur lesquels il avait navigué au cours de sa vie.

Un spectacle aux thèmes universels



Vous travaillez sur leurs obsessions ?

D. R. : Non, je crois que je travaille plutôt sur les miennes. Ainsi, je suis fasciné par la collection, la juxtaposition. Les noms de ces bateaux, de ces palaces me plaisent beaucoup. Je suis aussi fasciné par la mort même si, dans les différents spectacles, celle-ci est peu évoquée si ce n'est à travers la guerre. Car d'où qu'ils viennent, ils ont tous vécu la déchirure de la guerre, et la disparition les a souvent marqués. La disparition est également une de mes obsessions.

Y a-t-il des sujets que vous n'abordez pas ?

D. R. : Aujourd'hui, je leur parle de la mort, alors que j'en étais totalement incapable auparavant. Cependant, je n'arrive pas encore à l'inclure dans le spectacle, car ce qu'ils m'en

disent n'est pas un souvenir, c'est une pensée que je n'arrive pas à intégrer. Pourtant, je pense que cela va se faire un jour.

Comment réagit le public ?

D. R. : C'était une des grandes inconnues du départ. Aujourd'hui, je suis plus rassuré. La grande surprise a été de voir des gens très intéressés et à l'écoute. Car je crois que ceux qui n'ont plus de grands-parents voient, au travers de ces histoires, ce qu'ils ont perdu et/ou ce qu'ils ont imaginé.

Les plus âgés voient des gens comme eux, qui racontent des histoires similaires à la leur. Ceux qui sont entre jeunesse et vieillesse se disent : "Tiens, je vais devenir comme eux, mais est-ce que je me souviendrais aussi bien de ma vie ? Qu'est-ce qui va me rester ?". Le spectacle pose des questions très universelles. Comme, bien sûr, notre rapport à la mort...



Qu'est-ce que cette expérience apporte à ces amateurs seniors ?

D. R. : Je ne leur demande jamais, même si j'ai parfois des réponses. D'abord, une "prise de risque". Ils se rendent compte qu'ils peuvent encore essayer des choses pour la première fois. Ensuite, ils sont ravis d'être allés jusqu'au bout et d'avoir eu du plaisir. À quatre-vingts ans, avoir du plaisir, c'est très important et ça me sécurise.

Cependant, je ne crois pas qu'ils aient vraiment envie de recommencer.

Enfin, il me semble que cela leur apporte aussi le sentiment d'être vraiment singulier. De ne pas être un vieux parmi les vieux, mais bel et bien une personne à part entière, avec son propre discours qui n'appartient à personne d'autre. Pour finir, ils se rendent aussi compte qu'on peut les écouter. Et ça, c'est irremplaçable !

Et à vous, qu'est-ce que cela vous apporte ?

D. R. : Cela m'apporte une acuité visuelle et auditive sur ce qui a un sens, sur ce qui m'émeut, sur ce qui me touche vraiment, ce qui est furtif comme ça et qu'il faut saisir.

Comment définissez-vous votre théâtre ?

D. R. : Je m'intéresse principalement à ce que l'on appelle le théâtre de création, le théâtre des auteurs vivants. J'évolue dans un registre dit contemporain, sans décors avec des lustres et des tapis sur le plateau. Je me revendique de l'école du mouvement créé par Le Théâtre Ouvert (le centre dramatique national de création contemporaine) et de l'influence de Philippe Minyana [l'auteur vivant français le plus joué à travers le monde, ndr]. Il m'a énormément apporté, notamment sur la nécessité et l'exigence du théâtre, sur ce qu'est - et devrait tout le temps être - l'acte théâtral : un accident.

Dale Recuerdos prépare sa dixième session, qu'est-ce qui est prévu ensuite, en France et ailleurs ?

D. R. : Nous produisons le Dale Recuerdos 10 avec le Centre dramatique de Montluçon, en avril 2004. Puis le numéro 11 à Hendaye, au mois de mai. Là, pour la première fois, la petite annonce d'appel à candidature paraîtra en trois langues : Français, Espagnol et Basque. Vu mes origines (Catalanes), je suis très excité d'entamer un Dale Recuerdos transfrontalier. J'espère avoir de vieux Basques et de vieux Espagnols qui connaissent les trois langues. Après, toujours dans cette perspective, je suis en contact avec Barcelone...



Qui, en dehors du public, s'intéresse aussi à ce travail : les gérontologues, les familles ?

D. R. : Je ne suis pas sûr d'en avoir eu envie, même si un jour, on me l'a proposé. Cela ne s'est pas fait et ce n'est pas plus mal. Car il ne faut pas qu'il n'y ait pas de confusion sur mon travail qui est purement théâtral, et pas du tout sociologique, ni "psycho-géronto-psycatrico-je ne sais quoi". Quant aux familles, c'est toujours très étonnant. Les enfants et petits-enfants viennent souvent voir le spectacle et ils sont toujours très émus car ils entendent des choses que les parents (ou grands-parents) ne leur ont jamais racontées. J'ai envie de leur dire : "Mais, est-ce que vous le lui avez demandé ?" ou "Avez-vous toujours bien écouté ce qu'il vous disait ?". Et ce, d'autant plus facilement que je serai bien incapable de faire ce travail avec mes propres parents. C'est tellement plus simple avec des gens avec qui on n'a aucun rapport affectif.

La communauté des amateurs de Dale Recuerdos a-t-elle déjà perdu un de ses membres ?

D. R. : Cela n'est jamais arrivé, mais il faut s'y attendre à un moment ou à un autre. Pour l'instant, j'ai des nouvelles de tout le monde, car je tiens les acteurs régulièrement au courant des nouveaux spectacles. Les équipes me font souvent part de leur envie de se réunir. Ça ferait une super bande de vieux et cela serait une aventure incroyable.